



LA FEMME A LA MODE

ET

LA FEMME ÉLÉGANTE,

EN 1833.



Je dis en 1833, car pensez bien que la femme à la mode de 1833 n'est point celle qui l'était en 1832, et certes ne sera pas non plus celle de 1834. Hélas! un règne n'est quelquefois pas aussi long, qui sait? J'en connais d'aucune à qui trois mois, un mois, voire même huit jours, avaient

suffi, et qui, au bout de ce temps, se trouvait éclipsée par une rivale qui n'était ni plus belle, ni plus jeune, ni plus riche, mon Dieu non, mais à laquelle le caprice, un rien, quoi, moins que rien, la mode avait remis son sceptre.

Et insouciant, folle, légère, parée de gaze et de fleurs, de soie et de fourrure, elle l'avait accepté, ce sceptre, sans en connaître toutes les charges, sans en calculer les revers.

Savez-vous ce que c'est qu'une femme à la mode, comment elle acquiert ce titre, et à quoi il expose? écoutez :

Sept à huit étourdis, mais de ces étourdis aimables, de bon ton, cachant avec autant de soin leur instruction que d'autres le feraient leurs ridicules; de ces étourdis en bas de soie, petit lorgnon et gants jaunes; or ces sept à huit étourdis se prennent à adopter une femme, et les voilà qui la prônent, la suivent en tous lieux, s'empressent sur ses pas, lisent des ordres dans un regard jeté au hasard, y accèdent, et bref qui, au milieu de cent femmes, n'en voyent qu'une.

Aux Bouffes, à l'Opéra, ces sept à huit étourdis entrent en foule dans sa loge, sous prétexte de la saluer, parlent haut pendant qu'elle rit, font retourner le parterre, d'abord scandalisé du bruit, mais s'apaisant à la vue d'une jolie femme. Ce qui fait dire :

— « Quelle est cette femme? — Madame une telle! vous ne savez pas! la femme la plus à la mode de Paris. — Il me semble que ce n'est pas la plus jolie. — Je ne vous ai pas dit, la plus jolie, je vous ai dit la plus à la mode, ce qui n'est pas du tout la même chose. — Pardon, je ne savais pas. — Ce monsieur est un provincial, dit un voisin de gauche à son voisin de droite, — ou un Algérien, répond le voisin de droite souriant. »

La femme à la mode n'a qu'un temps, et il est court. Pour obtenir ce titre, pas n'est besoin d'être duchesse, marquise, ou comtesse, ou titrée; en général mieux que tout cela vaut un mari agent de change; oh! le mari agent de change est le mari par excellence, le mari modèle, le mari romantique.

Le mari agent de change gagne tant d'argent dans une bourse, et si vite, si aisément, si facilement, qu'en vérité il faudrait être pire qu'un mari rentier pour refuser parure, bijoux, chiffons, qu'un coup de crayon gagne dans une seconde et bien au-delà.

Il est vrai aussi qu'une seconde suffit pour enlever, et bien au-delà encore, le produit de toute une année de coups de crayon; mais que voulez-vous? c'est le revers de la médaille.

Or je reviens à mon sujet, dont cette petite

digression m'a éloignée, et pour ce, vous en demande pardon.

Donc, pour être femme à la mode, et cela n'est pas si aisé, je vous assure, il faut avoir un peu plus de vingt ans, un peu moins de trente, grasse ou maigre, n'importe, blonde ou brune, ou chataine, la couleur n'y fait rien (les rouges exceptées toutefois); seulement la brune aura quelques heures de plus de durée que la blonde.

La femme à la mode est toujours mise avec simplicité et élégance, jamais de bijoux (prévoyante créature elle les gardera pour se faire remarquer quand son règne sera passé).

La femme à la mode prendra ses chapeaux chez *Simon*, ses bonnets chez *Herbeault*, ses souliers chez *Michaël*, ses bottines chez *Gélot*, ses gants chez *Boivins*; elle ne portera que des fleurs de *Batton*, et des plumes de *Cartier*.

La femme à la mode n'a pas de tailleuse attirée, c'est elle qui invente une coupe, ou la fait valoir; pourtant une fois, mais une seule fois, observez bien, elle fera faire une robe chez *Palmyre*, jamais deux; *Palmyre* se répète, et il est désolant de trouver dans un bal trois robes dont la physionomie soit en rapport avec la vôtre, c'est à vous en donner des vapeurs.

La femme à la mode arrive au bal; en descendant de voiture on l'engage à danser, sur

l'escalier on l'engage, sur le pallier on l'engage, on l'avait engagée la veille, l'avant-veille, au bal dernier; elle a plus d'invitations en entrant dans la salle, qu'on ne dansera des contredanse toute la nuit.

Or le maladroit qui vient à elle aussitôt qu'elle paraît, se voit répondre: « Je suis engagée, monsieur. — Pour la seconde, madame? — Elle est promise, monsieur. — Pour la troisième? — J'ai donné parole pour dix; je doute d'aller jusquelà. — Alors, madame, pourrais-je avoir le plaisir d'une valse? — Engagée pour toutes. — Au moins le bonheur d'une galope. — Je n'en danse qu'une, et mon galopeur est là. — J'ai du malheur, madame! » Et l'infortuné de soupirer, et la dame de ne pas le remarquer.

Puis la femme à la mode se voit entourée à ne pouvoir respirer, engagée à ne savoir auquel répondre, suffoquée de compliments, si compliments suffoquent, et enivrée d'encens (l'encens enivre). C'est charmant.

Elle reste peu dans un bal, comme un éclair, le temps d'éblouir, et puis voilà; ce même effet elle le répète dans deux ou trois autres bals, s'en va, rentre de bonne heure, bien avant que la fatigue ou la danse aient abattu l'éclat de ses yeux, défrisé ses cheveux, *débrillanté* sa robe.

Il faut qu'on puisse dire d'elle: « Elle n'est ve-

nue qu'un instant, elle a tant d'invitations, tant de devoirs de société à remplir; à peine si on l'entrevoit, mais jamais, jamais elle n'a été aussi jolie que ce soir. »

— Quel soir que ce soit, n'importe.

La femme à la mode se lève tard, passe ses matinées chez elle; elle soigne son ménage, si elle n'a ni mère ni belle-mère pour cela; ou elle soigne ses enfants, si elle en a; ou elle peint, fait de la musique, car au dix-neuvième siècle, les femmes font de tout cela, et l'avouent; elles sont fort bien élevées, ont plusieurs talents d'agrément, la peinture et la musique en tête. Passons.

Vers quatre heures, elle monte dans son carrosse qui la conduit, où? Au bois, à la porte duquel l'attend, ou ne l'attend pas, un cheval tout bridé pour elle, que tient en lesse son domestique galonné, monté lui-même sur un beau cheval. Puis à ses côtés caracolent quelques cavaliers, ses danseurs de la veille, les sept ou huit étourdis que vous savez.

Fait-il mauvais temps? madame va faire des visites, des emplettes. Ou bien encore madame va au salon voir l'exposition nouvelle.

Puis le dîner, puis les Bouffes ou l'Opéra, de là au bal, et ainsi de suite, jusqu'au printemps, époque à laquelle la femme qui se respecte, la

femme qui tient tant soit peu à sa réputation, quitte Paris, va à la campagne et n'en revient, plus belle et plus fraîche que jamais, qu'au commencement de l'hiver.

Mais, hélas! adieu, sa place est prise, son trône est occupé, son sceptre brisé, son règne fini. Toutefois, plus heureuse que les rois détrônés, non proscrite, elle peut encore venir visiter les lieux témoins de sa gloire, elle peut jouir en face des succès de sa rivale, ou en crever d'envie, à sa volonté; consolations enlevées aux premiers; elle peut aussi chercher, si fantaisie lui en reprend, à exploiter de nouveau ce terrain mouvant de regards étudiés, de diaphanes sourires, de paroles chatoyantes; mais hélas!

Plus d'encombrement dans ses loges au spectacle; la loge est pleine, mais la porte fermée. Plus de nuée de danseurs au bal. Autant d'invitations que de contredanses, quelquefois une de plus, et c'est beaucoup. Plus de poussière épaisse tourbillonnant autour de son carrosse, qui va au bois; juste assez pour vous aveugler, et voilà tout: c'est à en mourir!

Alors si le mari de la ci-devant femme à la mode a conservé sa fortune (ce qui est très rare, par le temps qui court, je vous assure), le luxe le plus outré, la toilette du meilleur style, la fera bien encore remarquer; mais à son oreille,